

Témoignage de guerre¹

Souvenirs d'une rescapée des maquis de la wilaya III

War testimony: Memories of a survivor of the maquis of Wilaya III

Mme Zina MEBARKI dite

N'Djima

Ancienne maquisarde de l'armée de libération nationale (ALN)

Résumé

Je suis une ancienne maquisarde de l'ALN. En 1957, je me suis engagée dans Révolution algérienne en compagnie de Slamani Malika et Belaid L'Djidda. Nous sommes partis de Béjaia pour rejoindre le village d'Ighil Ouyazit, non loin d'El Merdj Ouamane. Nous nous sommes plus séparés jusqu'à la fin de la guerre. Durant des années, nous avons sillonné plusieurs régions et villages de la wilaya III à l'image d'Ighil Ouyazit, Djebira, Djermouna et Bouandas. Nous accomplissons parfois les mêmes tâches que les maquisards. Nous mangeons et récupérons des armes ensemble. A l'époque, nous vivons au maquis des moments difficiles surtout depuis l'avènement de l'opération Jumelles. Nous subissons des bombardements et nous trouvons des difficultés pour nous nourrir et à nous déplacer. Un jour, mon amie Belaid L'Djidda se blesse par balle gravement. C'est après de longues souffrances qu'elle retrouve sa bonne santé. Je ne peux oublier toutes les horreurs de la guerre comme par exemple ces compagnons d'armes tombés aux champs d'honneur après des tortures terribles. Mon frère Mohand Taher quitte ce monde après un affrontement avec l'ennemi.

Mots clefs : Témoignage guerre, la guerre de libération nationale, les maquis, la wilaya III.

Summary

I am a former resistance fighter of the ALN in 1957. I was engaged in the Algerian revolution in the compagnie of Slamani Malika and Belaid L Djidda. We want from Bejaia to join the destination of Ighil Ouazit not far from El Merdj Ouamane we have never separated until the end of the war. We have criss-crossed many regions and villages of the wilaya III, such as Ighil Ouyazit, Djebira, Djermouna and Bouandas, we shared sometimes the same tasks as the maquizard (fighters). We acte and recovered weapons together, at those days (time) we lived hard moments especially operation Jumelles. We suffered and being bombed and difficulties to eat and moving from a place to another. One day, my friend Belad L'Djidda was seriously injured After a ig sufering she recovered and became healthy really, I can't forget the horror of the war especially the ones fell in the fieldof honor and terrible torture. My brother Mohand Tahar died from an attacke from the enemy.

Key words: War testimony, the war of national liberation, the maquis, the wilaya III.

E-mail de correspondance : settar2000@yahoo.fr

¹. Témoignage recueilli et écrit par Pr OUATMANI Settari, au musée El-Moudjahid de Béjaia le 01 juin 2024.



Figure 01 : Mebarki Zina, après l'indépendance

1. Dans la tourmente d'un village acquis à la Révolution

Mon nom est Mébarki Zina. On m'appelle N'Djima pendant la Révolution. Je suis née le 13 juin 1942. Je n'ai jamais étudié. Mon frère Mohand Taher, avait fait quelques années d'études de langue arabe dans une zaouiya à Sidi Aich. Avant la Révolution, on commençait à préparer des approvisionnements dans notre village (Ait M'Barek, près de Tala Hamza).² Le premier qui nous a parlé de la guerre est nommé Mokrane Boughnous. Il était commissaire politique. Tout notre village a répondu présent. Mon frère, mon cousin et le fils de ma tante son recrutés. Pour nous, on préparait à manger aux moudjahidine et parfois on livrait nous-mêmes la nourriture dans les refuges. Notre zone d'activité touchait toute la région d'Azrou N'Bechar.³

² Tala Hamza est une commune située sur la rive droite d'Oued Soummam, entre la ville de Béjaia et Amizour.

³ Voici la définition donnée par le site officiel des archives nationales d'outre-mer : « *Azrou N'Bechar est un douar de la commune mixte de la Soummam, issu du territoire de la tribu des Ouled Abd El Djebar délimité par arrêté*

L'armée française est venue nous demander du soutien. Le village avait le choix entre porter les armes en s'engageant comme goumiers ou quitter le lieu. Tout le monde a préféré partir. Ma famille s'est retrouvée à Béjaïa où nous nous sommes installés. Mon père a gardé le contact avec mon frère et mon cousin restés au maquis.

2. L'engagement au sein de l'ALN

A Béjaïa, en compagnie de Slamani ou Terbah Malika (une fille de ma tante), nous avons rencontré Belaid L'Djida dans la maison de Saïd N'Boumraou. Née et élevée à Béjaïa, celle-ci ne connaissait rien de la Révolution. On lui a tout expliqué, le djihad et la guerre. A l'époque, je commençais à réfléchir sérieusement à un départ au maquis. Mon engagement est motivé par ma haine contre les Français et leurs politiques. Ce sentiment faisait partie de l'éducation reçue de ma famille. Le djihad était pour moi la nécessité du moment. Cela était peut être le résultat de mon éducation religieuse. Pour concrétiser mon projet, j'adressais des lettres à mon frère maquisard pour lui demander de me permettre de rejoindre le maquis. En l'absence de réponse, je décide de partir quand même, en compagnie de L'Djida. Finalement, on est parties à trois, en 1957, pour une aventure pleine de difficultés et de défis.

Malika avait un frère installé en France (Bachir). A cause de ses activités en qualité de *moussebel*,⁴ il est arrêté et transféré au centre de Ksar Tir en Algérie. Sa femme enceinte a envoyé à sa belle-mère pour demander à Malika de la rejoindre en France pour prendre soin d'elle. Avec L'Djida, on a décidé de monter au maquis sans Malika. En apprenant la nouvelle, Malika a déchiré ses papiers et a décidé de partir avec nous. Un jour de vendredi, à 12h, au moment où le propriétaire de la maison de location dormait, mon père est parti faire sa prière à la mosquée, nous nous sommes habillés en *haïk* (vêtement féminin couvrant presque tout le corps de la femme), couvert le visage par *laadjjar* (une voilette de soie), sommes sortis de la maison pour prendre le bus de Boualem à Lekhmis. Nous avons demandé au chauffeur de nous déposer à la ferme Si Hammou, près d'Ighil Ouyazit, où on pourra se mettre en contact avec mon frère Mohand Taher.⁵ En arrivant sur le lieu, le chauffeur a appelé si Hammou qui nous a récupérés. Après une attente causée par la présence de soldats français dans les parages, j'ai rejoint mon frère en compagnie de Malika et de L'Djida. En nous voyant, mon frère était étonné

du 2 juillet 1901 (rectifié par celui du 4 avril 1903) et constitué en quatre douars : Timezrit, Ihadjadjen, Dra Larba et Azerou M'Bechar). Son territoire est réparti entre les trois nouvelles communes de Taddert Amokrane, Ighil Alouanène et Tala Oughras par arrêtés du 7 janvier 1895. »

⁴ Le *moussebel* est un militant du FLN, habillé en civil et disposé à tout moment à donner de l'aide à la Révolution.

⁵ Ighil Ouyazit est un village situé à quelques kilomètres de Béjaïa, près du chemin menant vers Amizour.

par le fait que nous sommes venus les mains vides c'est à dire sans approvisionnement. J'ai répondu que nous avons fui la ville pour rejoindre le maquis. Mon frère nous donna l'ordre de revenir à notre point de départ en ajoutant : nous avons besoin de vous en ville pour nous approvisionner en médicaments et autres provisions.

Nous sommes restés trois jours à Ighil Ouyazit avant de prendre le chemin du retour. Or nous avons appris qu'à Béjaia, on nous a dénoncés. Nos parents étaient frappés et les journaux ont parlé de notre fuite. Pendant un mois, ils n'ont pas cessé de faire des descentes à la maison pour voir si les filles étaient de retour. Nous sommes dirigés au quartier Lhouma Oubazine chez une autre tante. On a demandé à la mère de Malika de venir. Une fois arrivée, elle nous a dit : reprenez votre chemin. Elle nous a raconté ce que les familles ont subi depuis notre départ. Nous sommes raccompagnés vers Ighil Ouyazit par une femme nommée Tassadit Takharounit dite *takabranit* qui a travaillé chez les Ait Amrioub. Informé, Si Amirouche a donné son accord pour notre recrutement. Une personne est venue spécialement de sa part apportée la nouvelle. Devant témoins, nous avons juré sur le Coran.

3. La vie quotidienne au maquis

Notre recrutement a eu lieu à Ighil Ouyazit. On nous a donné des armes et des tenues de combats. Mohand Seghir Meridja, mort plus tard comme *chahid* était celui qui nous a appris le maniement des armes. C'était un brave homme. Il était à la tête d'une section. Quand on devait partir en embuscades, il faisait un sondage auprès des moudjahidine pour voir qui était volontaire. Tout le monde, y compris les filles, répondaient positivement.

On était resté quatre mois environ à Ighil Ouyazit. On passait la nuit au village et pendant la journée, on rejoignait la broussaille. Les femmes faisaient tout : elles préparaient par exemple les repas. Parfois, les Français tiraient par le biais de leurs armes sur nous à partir d'une ferme, près d'Ibourassen, situé sur la rive gauche de la Soummam.

Ighil Ouyazit était un village acquis entièrement à la Révolution. Un jour, il est bombardé. Hadj Ferdjala Mohand Oubdallah qui exerçait à Djebira nous a demandé de venir dans sa région.⁶ Notre groupe composé des trois jeunes femmes (Malika, L'Djidda et moi-même), de Kandi Amer notre chef, de Kandi Mohand, de Lhadi Abdoudou et de Si Ahcen Slamani, a répondu à son appel. A Djebira, on vivait jour et nuit à la forêt. C'était une zone interdite vidée de la population. On se débrouillait pour dormir au milieu des insectes.



Figure 02 : De gauche à droite : Zakia, femme de Sbahi Mohand Ou Abdellah, Belaid L'Djidda, Mébarki Zina et Slamani Malika

Après quelques temps, on était affecté vers Djermouna. Notre départ coïncidait avec le mois de ramadhan. C'était avant l'opération Jumelles. On était passé par Djebel Le Hit avant d'arriver à Ait Bouaissi. On s'est reposé dans un refuge. Des *djounouds* nous ont servi des pâtes. A l'aube, on était encerclé. Il fallait rapidement quitter le lieu. En fuyant, nous sommes tombés sur une pente jusqu'à atteindre une rivière. Nous avons continué notre chemin vers Ait Smail. Prés d'une rivière et au moment du repos, on voyait de loin des soldats français habillés en *kachabia* (vêtement masculin utilisé en hiver chez les Algériens en particulier) se dirigeant vers notre direction. Soudain, ces militaires tiraient sur nous, blessant gravement L'Djidda. Une balle a touché son pied. Dans le passé, à Ighil Ouyazit, L'Djidda était blessée par balle dans son pied. C'était notre compagnon Si Ahcen qui enleva la balle avec une lame gillette. Tout le

⁶Le lieutenant Hadj Ferdjala Mohand Oubdallah est un vieux militant du mouvement national. Il rejoignit le maquis vers 1955 et travailla auprès de Si Hmimi et Larbi Touati en zone I. Il devint lieutenant politique vers 1959. Il a longtemps exercé à Djebira, à quelques kilomètres à l'est de Béjaia. Il mourut après l'indépendance. Voir Djoudi Attoumi, Les hommes de gloire et leurs hauts faits d'armes, édition Rym, p 265.

groupe a pris la fuite y compris cette femme courageuse qui arrivait difficilement à marcher. C'était avec peine qu'on arriva à Djermouna après avoir remonté la chekfa près de Kherrata.⁷

A Djermouna, on était resté quatre mois. Tout le village était pour la Révolution. La France avait tout fait pour expulser ses habitants mais leur réaction était toujours la même : on n'avait pas où aller. Il y avait un enfant qui s'appelait Si Mohand Ouhouri. Son père était moudjahid. Un soldat qui était un père blanc qui savait parler le kabyle lui a dit : je vais tuer votre père parce que vous ne voulez pas le dénoncer. L'enfant réagit : lorsque je grandirai je vais vous tuer. On avait tardé à Djermouna (près de Kherrata) parce qu'il fallait soigner L'Djidda. Un médecin (Si Ouakli) est venu l'examiner. Il a recousu la plaie sans anesthésie. Elle avait beaucoup souffert des douleurs. Une fois guérie, le groupe se dirigea vers la région de Bouandas (wilaya de Sétif).

Nous activions en toute collaboration avec nos frères maquisards. Nous récupérions des armes ensemble. La population et les moudjahidine redoublèrent du courage en nous voyant à chaque fois. Nos responsables nous donnaient une petite solde pour quelques dépenses personnelles. C'est l'ALN qui payait tout. Les veuves de guerre touchaient quelques sommes. Nous avons beaucoup mangé chez Dahbia (une *moussebl*) du village Maafa. Durant toutes les années du maquis, on n'a jamais rencontré d'autres femmes maquisardes. Il y avait des femmes qui aidaient le FLN mais à l'intérieur des villages. Dans nos sacs à dos, on portait des médicaments. Une fois, dans la région de Bouandas, j'ai rencontré un garçon qui a perdu ses cheveux. J'ai sorti un médicament et je l'ai versé dans l'eau bouillie. Je l'ai soigné pendant quatre jours et il est guéri.

Au retour au refuge, les secrétaires n'arrêtaient pas de travailler. Tout est porté à l'écrit : le bilan financier, les embuscades etc. Les archives étaient gardées sous terre et certains documents étaient emmenés par nos responsables dans leurs déplacements. Malheureusement, beaucoup de documents sont perdus, soit mouillés, soit brûlés par nos chefs pour ne pas tomber aux mains de l'ennemi.

J'avais la chance de rencontrer des moudjahidine connus comme Ferdjala Mohand Oubdellah, Larbi Touati, Si Hmimi, Meridja Mohand Seghir et Cheikh Laifa. Ce dernier nous disait toujours qu'il nous considérait comme ses filles. Larbi Touati, au moment des

⁷D'après le témoignage de Mébarki Zina, Belaid L'Djidda a frôlé la mort après avoir bu de l'eau après sa blessure. C'était par chance qu'elle se rétablît.

négociations ne cessa pas de répéter : vous êtes les filles de l'ALN, vous serez mariés par l'ALN.

4. Les souffrances de la guerre

Lors de l'opération Jumelles, l'armée occupait les fermes. Les soldats sont largués le soir et sont remplacés le lendemain par d'autres. On ne trouvait pas de quoi se nourrir. L'ALN a déclaré que si les Français occupaient désormais les montagnes, nous nous installions dans les plaines. Nous nous sommes dirigés vers une ferme à Tayma Boumanssour en zone II.⁸C'était une zone interdite. Nous passions notre temps à manger des raisins. Après quelques temps, Slamani Bachir nous a demandé de revenir en zone I.



Figure 03 : De gauche à droite : Belaid L'Djidda, Slamani Malika, chahid Yahyaoui Messaoud et Mébarki Zina

Avec notre petit groupe, on a traversé la rivière de la Soummam en se dirigeant vers Ighil Ouyazit. Après une attente, on continua vers Djebira, en passant par Tala Hamza, Ighil Oubrouak, la ferme Perin jusqu'à atteindre un puits qui appartenait à la famille Saadi (Bir

⁸ En wilaya III, la rivière de la Soummam qui prend sa fin à la mer, près de la ville de Béjaia, sépare la zone I (rive droite) de la zone II (rive gauche).

Mohand Akli N'Said). Là, on s'est rafraîchi. Malheureusement, Repérés par des soldats français signalés par leurs coups de feu nourris, nous avons pris la fuite en direction d'Aboudaou, nous nous sommes arrêtés au bout d'un moment pour retourner chercher Si Ahcene quand nous nous sommes aperçu de son absence. Hélas, les Français qui nous ont précédés, ont trouvé le corps sans vie de Si Ahcen. Ils l'ont emmené pour l'exposer au milieu de la population pour demander en vain des renseignements sur lui. Ils l'ont pris ensuite vers une destination inconnue. Sur le lieu du crime, les soldats trouvèrent un vieux et sa fille, venus enlever des figues. Les deux étaient froidement assassinés. La raison invoquée est le pain trouvé dans mon sac à dos que j'ai perdu au début de l'accrochage. Le vieux est accusé d'être celui qui approvisionnait le groupe.

Un jour, on est parti vers Megress.⁹ Notre groupe a rencontré un groupe de *djounouds*. C'était la neige. On chercha un lieu pour passer la nuit. Il y avait une casemate mais qui n'avait pris que sept moudjahidine. On était dans l'obligation de partir pour passer la nuit dans une grotte dans la montagne. Le lendemain, un avion (la moucharde) a découvert les traces des marches. La casemate est décimée par les bombardements. Le destin a voulu qu'on ne soit pas parmi les morts. En 1962, un paysan, en faisant des travaux, a découvert la main d'un homme sur le lieu. Tout le monde a couru à la nouvelle. J'étais parmi les présents. C'était les corps des *djounouds* presque inchangés malgré le poids des années.

Mon frère Mohand Taher est tué en 1959 après une dénonciation d'une de ses connaissances. Son secrétaire Mahmoud d'Ath Aidel était aussi parmi les morts. Les forces françaises ont investi son refuge à Boughiden (commune de Barbacha). Avec son arme, il a tenu à résister, tuant au passage quelques soldats, avant de succomber à ses blessures. Il a servi chez les Ait Aidel à Seddouk, à Smaoun avant d'atterrir à Azrou N'Bechar comme responsable d'intendance. Il a laissé une fille dans le ventre de sa femme. Elle est élevée par ma sœur. Elle est vivante de nos jours.

Je connais trois *chouhada*. Il y avait Boualem Abdjaoui. Son nom c'est Baroudi. C'était un commissaire politique. Il était arrêté chez nous, chez les Ait M'barek. Les soldats l'ont ramené sur l'actuel site de l'assemblée populaire de Tala Hamza. Il est torturé avec du fer et tué sans qu'il dénonce ses compagnons d'armes. Je connaissais un voisin *moussebel* connu sous le nom de Hamami Lounes. Après son arrestation chez lui, il a subi une torture terrible : frappé avec la crosse, on lui a tiré ses ongles (mains et pieds) par une pince. Il refusa de parler. Tué, son corps est jeté non loin d'Amizour. Il y avait Lhadi Abdoudou tombé dans une

⁹ Le sommet de Megress est situé dans la commune d'Ain Abbassa, wilaya de Sétif. Il s'élève à 1700 mètres d'altitudes. Voir le site officiel de la direction du tourisme et de l'artisanat de la wilaya de Sétif.

embuscade à Iryahen. Blessé, les Français l'ont transporté à l'hôpital. Deux femmes traîtresses sont venues couper sa chair et lui vivant. Il mourut après une grande souffrance.



Figure 04 : Mebarki Zina. Photo prise le 09 mars 1980



Figure 05 : MEBARKI Zina dans une conférence à l'université de Bejaia présentée devant les étudiants d'histoire , le 18 février 2024.